



Mauvais signe

Le diable au corps déjà était un avertissement. Puis, dans les publicités pour les jouets d'enfants, de légères kalachnikovs rose, mauve et verte, en polypropylène, étaient proposées pour les fêtes de fins d'années. Ikea prévoyait, pour dépanner, des maisons en kit à construire, vite et bien, dans les campagnes. Allait-on comme chez Tolstoï, vers une guerre que personne ne voulait, qui avançait à grands pas? Ou bien, était-ce trop tard pour être pessimiste? Restons encore un peu sous le paisible sigle des forêts.

Toutes les couleurs dans les arbres, sauf le bleu, qui est dans l'air.

La chasse, mon Dieu - du rouge ! De l'effroyable tracasserie de bêtes, qui, elles, ont toutes leurs crocs d'affûtés, plus pour fuir que pour attaquer.

Le chasseur a peigné sa moustache, ciré le manche en noisetier de son fusil.

Son chien tremble de joie, il va japper – mais c'est devant l'église que la voiture d'abord s'arrête. Sur la route passent des transporteurs de fruits et légumes, un postier en jeep salue, la journée n'a pas encore commencé. La messe dans la sombre église

est charmante. On y chante, dans le coin à droite de l'autel. Le curé portait un béret basque et un anorak bleu ciel, avant de les troquer pour le noir ecclésiastique de sa soutane et le surplis ajourés. Une messe au cours de laquelle il prend souvent la parole, d'une voix d'ancien, il parle de la création des animaux et de Saint Hubert. Ce serait une légende, qu'un cerf aux branches illuminées d'une croix fût apparu à cet Hubert, dans les forêts belges, aujourd'hui, les saints oeuvrent à Calcutta. C'est un peu décevant qu'il n'y ait pas de lien entre ces personnages errant dans les bois et ceux qui prennent l'avion pour se retrouver parmi les slums. Apaisée et disparue la magie, les enfants de chœur sont passés dans les rangs pour prélever les deniers. Chant. Puis la communion des chasseurs, la fin de la messe guide, à l'orgue, vers la sortie. Là, encerclant le parvis, les chiens couinaient, attachés à leur maître, prêts chacun à s'élaner dans les talus ébouriffés de feuilles éteintes. Trois cornistes ont relayé l'orgue pour vivifier la matinée de leurs coups de trompe martialement mélancoliques. Et le curé de son encensoir chaloupé

bénit les chiens. Pour pénétrer dans la forêt, les chasseurs montent dans leur fourgonnette, jusqu'à ce que le chemin ne soit plus qu'accessible à pied. Les portières, les moteurs, le matériel, les ordres. Que quelqu'un qui dirige la chorale sache aussi placer les chasseurs, y compris les rabatteurs, prouve un stratège, que l'incarnat de ses joues marque de sa primauté. Tous écoutent, tous chantent ensemble. Les uns partent à droite, les autres à gauche, les troisièmes devant, les quatrièmes derrière : chacun sera seul à quelques centaines de mètres de l'autre. Le rayon dans lequel il pourra tirer est défini, les chiens vibrent, ils vont être lâchés. Leurs jappements ne vont plus que s'entendre au loin, aussitôt qu'ils auront embrayé le mystérieux vent de leur truffe. Les chasseurs s'installent sur un bâton, qui, d'une lanière de cuir, sert de siège. Le fusil est chargé, un lumignon au milieu de la longue vue indique la cible – le gibier dans la forêt est aux aguets. Il va appliquer des ruses silencieuses pour se fondre dans la houle brune du bois, laissant la meute et les vociférations s'empourprer, maculées d'eau glaireuse. Toujours plus loin, la corne trompette, quelque trois courts coups pour annoncer le sanglier, coups de feu, aboiements dans l'infini. Entre l'ai-je bien descendu et tu ne tueras point?

Anne Schmitt